

La culture comme ultime ressource

Par **Alain CAMBIER**

Professeur de philosophie en Khâgne (Douai)

Dans *Notre musique* - le dernier film de Jean-Luc Godard -, Mahmoud Darwich rappelle qu'il a manqué un poète aux Troyens : un anti-Homère, un aède qui aurait chanté la gloire des vaincus, plutôt que de n'en garder le souvenir qu'à travers le récit de l'aventure des Achéens. Le poète palestinien veut souligner combien la culture permet à la fois de témoigner et de résister. Un peuple peut perdre un combat, une guerre, parfois même son pays, mais tant qu'il arrive encore à se dire culturellement, il ne pourra disparaître : il restera inexterminable. Son chant est capable de surmonter les humiliations et d'ouvrir de nouveaux horizons. La culture demeure l'ultime ressource des vaincus, des exclus, des damnés de la terre.

La culture est tout à la fois formation individuelle et civilisation collective. Chacun ne doit son identité humaine qu'à sa capacité à naître une seconde fois : l'éducation prend l'homme comme être naturel pour le faire naître à nouveau, pour transformer sa première nature en une seconde constituée d'*habitus* culturel. Vivre humainement, c'est vivre dans une culture donnée, être pétri de traditions, participer à une certaine forme de spiritualité, posséder une vie éthique, c'est-à-dire une vie qui sort du magma informe de l'état de nature pour se déployer autour de valeurs partagées. Car la culture est dans la médiation : l'homme ne peut s'épanouir comme tel qu'en médiatisant ses désirs, qu'en différant ses pulsions, qu'en sublimant ses instincts. De l'archaïque interdit divin à la loi civile moderne, il s'agit de renoncer au plaisir immédiat pour orienter sa conduite en fonction d'un ordre symbolique. Ainsi, les mots, les œuvres de l'art, voire le moindre des artefacts sont autant de médiateurs culturels qui organisent un espace humain : une simple table, par exemple, tout à la fois sépare et rassemble. En effet, tout est signe dans le monde construit par l'homme.

La culture repose sur l'institution de dispositifs symboliques. Comme l'affirmait Cassirer : « Le terme de raison est fort peu adéquat pour englober les formes de la vie culturelle de l'homme dans leur richesse et leur diversité. Car ce sont toutes des formes symboliques. Aussi, plutôt que de définir l'homme comme un *animal rationale*, nous le définirons comme un *animal symbolicum* »¹. L'homme se sépare de l'animalité par son aptitude à symboliser, à créer des signes nouveaux à partir de ceux dont il dispose, à s'inventer un monde proprement humain. L'activité symbolique de l'homme est l'activité culturelle même : elle lui permet de rompre avec les sollicitations immédiates de la vie animale, de ne pas rester englués dans les choses et les affects, de se libérer de l'expérience fusionnelle avec la nature, de ne retrouver le réel qu'en accusant encore davantage son effort de distanciation critique afin de le soumettre aux lois de sa représentation symbolique. Ainsi, la culture d'un peuple comprend un ensemble de formes symboliques instituées, comme la religion, l'art, le droit, la morale, et même les codes de politesse, les manières de table... Elle opère une dilatation des contours de l'existence humaine qui permet de faire émerger un sens. Étymologiquement, culture vient du verbe latin *colere* qui signifie cultiver la terre en en prenant soin, c'est-à-dire favoriser la déhiscence d'une richesse jusque-là insoupçonnée. Grâce à la fonction symbolique, l'homme fait éclore un monde doté de sa propre temporalité, d'un espace familier où les rapports avec autrui sont favorisés. Le monde du symbole renvoie à un jeu infini de possibles qu'occulte le culte aveugle et idolâtre de la présence compacte ou instantanée.

Ces institutions symboliques sont cependant exposées à deux types de barbarie qui peuvent provoquer leur ruine. La première est extérieure à la culture elle-même : elle provient d'une pure démonstration de force qui fait fi des médiations symboliques pour imposer à leur place la violence brutale. Montesquieu avait souligné la vanité d'une telle attitude : « Le pouvoir le plus immense est toujours borné par quelque coin... Un roi de Perse peut bien contraindre un fils de tuer son père ou un père de tuer son fils ; mais obliger ses sujets de boire du vin, il ne le peut pas. Il y a, dans chaque nation, un esprit général sur lequel la puissance même est fondée. Quand elle choque cet esprit, elle se choque elle-même, et elle s'arrête brusquement »². Le mépris des usages et des coutumes d'un peuple ne peut conduire qu'à un échec cuisant. Mais plus pernicieuse encore est l'autre menace puisqu'elle est tapie au cœur même des ins-

¹ Ernst Cassirer, *Essai sur l'homme*, éd. de Minuit, p. 45.

² Montesquieu, *Considérations sur les causes de la grandeur des romains et de leur décadence*, éd. GF, p. 178.

titutions symboliques : elle leur est endogène et correspond à une pathologie de la culture. Cette maladie consiste à vouloir réifier les symboles, c'est-à-dire les chosifier, les pétrifier, en tuant leur esprit pour les prendre exclusivement à la lettre. Alors que l'aptitude proprement humaine à la symbolisation consiste à transformer les choses en signes, la pathologie serait de vouloir convertir les signes en choses, de vouloir à tout prix les retrouver dans le monde prosaïque, de vouloir les faire coller à la réalité, en déniait toute possibilité d'interprétation nouvelle et en interdisant toute combinaison inventive des symboles. Tel est le propre de l'intégrisme qui maintient l'esprit humain dans le principe d'une stricte clôture, obturant toute voie d'accès à l'universel. L'écart salvateur et fécond du symbolique par rapport au réel est alors gommé et avec lui toute possibilité de distanciation critique. Ainsi, le plus beau des mythes – fût-il celui de la terre promise – peut devenir la pire des caricatures. Alors que la culture est faite pour jeter des ponts, elle en arrive à édifier des murs, à se claquemurer. Ces deux types de barbaries peuvent parfois se rejoindre, au gré de circonstances malheureuses : lorsque la pathologie de la culture s'articule sur une pure politique de puissance, le temps obscur de l'aveuglement et de la régression fait alors son apparition.

Il est vital pour l'homme de pouvoir disposer de la culture, d'éviter la désymbolisation, d'arriver à configurer³ par le récit les péripéties discordantes de notre séjour sur terre. Selon les mots de Karen Blixen, « tous les chagrins peuvent être supportés si on les transforme en histoire ou si l'on raconte une histoire sur eux ». Les hommes ne peuvent échapper à la violence destructrice que par la médiation de la mémoire et de l'imagination personnelles et collectives. Face aux traumatismes des événements les plus dramatiques, les hommes ne peuvent survivre que s'ils produisent du sens, que s'ils arrivent à tisser des mots avec leurs souffrances et à mettre en intrigue leur existence. Depuis la nuit des temps, nous avons appris que les plus opprimés pouvaient aussi se livrer à l'activité symbolique la plus sublime. Aujourd'hui, l'ironie de l'histoire est, qu'au nom de sa légende immémoriale, un peuple persécuté puisse dénier le droit à un autre peuple paria de disposer des moyens pour préserver son identité, voire condamner les membres de ce peuple méprisé à demeurer figurants d'une histoire fictionalisée dans laquelle ils ne se reconnaissent pas et les pousser dans les retranchements du désespoir – comme si les leçons du passé sur la cécité des logiques de puissance pouvaient rester vaines, même à ceux qui ont pourtant subi les pires exactions.

L'homme peut bien être vaincu politiquement, voire détruit physiquement, et sa détresse réduite à celle du figurant d'une épopée qui n'est pas la sienne, sa trace existentielle restera un document indélébile et pourra être élevée en monument. Un jour, ici ou ailleurs, quelqu'un de moins aveugle, de plus visionnaire réactive les possibles enfouis du passé et répond à l'appel de celui qui fut la victime d'une histoire dont il eut le malheur de ne pas être le héros. Ainsi Gadamer écrivait : « Ce qui emplit notre conscience historique, c'est toujours une multitude de voix où résonne l'écho du passé. Il n'est présent que dans la multitude de telles voix : c'est ce qui constitue l'essence de la tradition »⁴. A chaque fois, se fait entendre une voix nouvelle qui transmet l'écho de ce passé. Aussi, les Troyens se sont trouvés malgré tout une postérité et leur histoire a pu continuer, à travers le personnage d'Enée qui, fuyant les décombres de sa cité, est allé fonder Rome, la nouvelle Troie... Aujourd'hui encore, le survivant n'est pas seulement le témoin d'une terre hallucinée où les maisons, les écoles et les oliviers sont rasés : il nourrit l'espoir d'un nouveau Virgile qui répondra de son histoire et la fera partager.

³ Pour reprendre l'expression forgée par Paul Ricoeur dans *Temps et récit et Soi-même comme un autre*.

⁴ H. Gadamer, *Vérité et méthode*, éd. du Seuil, p. 305.